

Catherine Mavrikakis, André Marsan, Fulvio Caccia

Julie Sergent

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37245ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2006). Compte rendu de [Catherine Mavrikakis, André Marsan, Fulvio Caccia]. *Lettres québécoises*, (121), 28–29.

Catherine Mavrikakis, *Flours de crachat*, Montréal, Leméac, 2005, 198 p., 20,95 \$.



Hubert, c'est tout cela... et c'est cela mes jours, des cadavres, des malades, des membres que je recolle, des choses que je mets bout à bout.

Irrésistible salve soliloque

Où Catherine Mavrikakis laisse le délire fuser hors la marmite.

Que fait-on quand on a une mère qui a rapporté de la Deuxième Guerre mondiale des souvenirs de corps démembrés, déchiquetés, éparpillés? Flora Forget, elle, est devenue chirurgienne.

Et de recoudre par-ci, recoudre par-là, des années passées jour après jour à réparer comme elle le peut la terreur qui habite sa mère, ça peut donner l'illusion que tout va bien. Jusqu'à ce que la mère meure, et alors l'évidence que tant d'efforts n'auront peut-être servi à rien prend toute la place. Ce n'est pas parce qu'on s'appelle Forget qu'on oublie.



CATHERINE MAVRIKAKIS

[...] *je suis la Deuxième Guerre mondiale...* [...] *vous ne savez pas de quoi mes nuits sont faites... de corps en putréfaction, de charniers et des excréments humains... il faudrait m'exorciser... tous ces corps en morceaux, découpés, calcinés, dépecés, morts, morts, vous entendez la mort?... le bruit des trains, le bruit des tanks, le son que fait le nom de ma mère Violette*

Catherine Mavrikakis

Flours de crachat

LEMÉAC

Grand coup que ce troisième roman de Catherine Mavrikakis : une salve de paroles mêlant souvenirs et pensées instantanées telle la litanie qui affecte les âmes à la veille de virer folles. Bien que celle de Flora Forget n'ait pas attendu la mort de sa mère, Violette (toutes les femmes ayant un nom de fleur) — et le retour d'un frère disparu depuis des décennies et appelé, non sans raison, « L'Fêlé » —, pour montrer des craquelures (morceaux, fêlures, craquelures, c'est comme on veut, tout le répertoire y passe dans ces *Flours de crachat*!). Elle est folle, du moins si l'on peut en croire l'appréciation de son dernier amoureux, un gynéco qu'elle accusait de « agiter le pompon avec des petites

agnelles sans défense qui ont les pieds dans l'étrier » :

Tu me fais peur, qu'il a dit, quand il est revenu de l'hôpital ce soir-là et que je lui ai lâché en découpant un lapin que s'il ne se barrait pas illico, je le découpais lui aussi en morceaux dans la nuit sans le tuer préalablement. En cherchant sa valise il a même remis ça avec les rumeurs qui voulaient qu'à l'école de médecine, l'école des cadavres, on pensait déjà que j'étais morbide et que je faisais subir aux morts les pires sévices.

Aussi blessée qu'elle en ait l'air, Flora Forget — dont le nom même nous fait penser qu'elle a quelque parenté avec les Bérénice Einberg de la planète roman (« J'en reveux, miam, miam, du bonheur [...] et de l'oubli qui avale ») — n'est pas du genre à embrasser l'anéantissement. Elle livre dans *Flours de crachat* un magnifique soliloque de femme défaite, et heureusement prête à en prendre encore plein la gueule.

André Marsan, *Le robineux du Plateau*, Chicoutimi, JCL, 2005, 182 p., 17,95 \$.

Dérapiage incontrôlé

André Marsan a sans doute fait en sorte que bien des choses lui arrivent dans la vie. Il raconte maintenant l'histoire d'un homme qui n'a rien fait sinon être victime de la sienne. Et la chimie ne passe pas.

Après avoir terminé, à l'âge de trente ans, un doctorat en génie chimique dans une université britannique, André Marsan devient prof à la Polytechnique, puis à l'Université de Sherbrooke et à l'Université nationale du Rwanda. À 36 ans, il délaisse l'enseignement pour fonder une société d'études



ANDRÉ MARSAN

d'impact et d'analyses de risques environnementaux. Dix-sept ans plus tard, après avoir fait ses preuves dans le domaine, il est nommé sous-ministre adjoint au ministère de l'Environnement du Québec, responsable de l'assainissement industriel et de la gestion des déchets dangereux. Il y reste quatre ans, après quoi il revient dans l'entreprise privée pour collaborer à la conception d'usines métallurgiques au Québec et ailleurs dans le monde. En 1999, il décide qu'il consacrerait désormais sa vie à l'écriture.

Pour quelle folle raison décide-t-on, à 62 ans, de troquer le sarrau pour la plume? C'est la question qui hantera peut-être le lecteur durant toute la traversée du deuxième roman de M. Marsan, *Le robineux du Plateau* (après *Sainte-Rose Ouest*). Non que M. Marsan n'écrive pas bien. À l'inverse, on s'étonne même de la suavité de son style où ne perce pas le moins du monde le désir d'en mettre plein la vue. C'est plutôt que son roman met en scène un homme d'âge mûr dont le destin a viré bout pour bout dans sa jeunesse, et vira encore avant la fin de ses jours. La vie change, y explique un Marsan qui s'y connaît donc en la matière, en nous invitant sur les traces d'un homme dont on ne sait d'abord



rien, sinon que sa vie a été secouée un jour de manière assez substantielle, suffisamment pour qu'il en soit réduit à être connu simplement comme le « robineux du Plateau ».

Le narrateur — un ingénieur nommé Noël Garnotte — le baptisera pour sa part « Papi », et gagnera la confiance du robineux à la faveur de petits travaux qu'ils accomplissent l'un et l'autre chaque samedi dans une résidence pour sans-abri (gérée par sœur Dominique-nique-nique : une sainte), Papi pour y gagner chaleur et pittance, l'autre par bonté.

Noël... Papi... sœur Dominique... Si une puce catholique commence à vous gratter l'oreille, vous êtes sur la bonne voie. Au fil des heures passées à peindre, clouer, varloper, Papi finira par raconter comment, à l'adolescence, son entourage ayant vu en lui de la graine de curé (« Un confesseur a dû prendre ma léthargie pour de la docilité... la vertu d'obéissance »), il fut envoyé au monastère.

Entre cette vocation forcée et la vie d'itinérance qui est désormais la sienne ? Un cocktail qui commence avec une peine d'amour, et se poursuit en alcool, en chambres miteuses, en petits boulots, en bagarres, l'ensemble narré comme si ce n'était pas la vie de ce robineux-là, mais celle d'un autre, on ne sait plus, de sorte que le tissu s'effiloche, et que seule une image persistera à laisser sa marque. Celle d'un Job des temps modernes, entraîné dans sa chute par une femme diabolique, puis rescapé par une sainte.

L'image d'un homme victime de bout en bout, un homme qui n'a rien fait. Absolument rien.

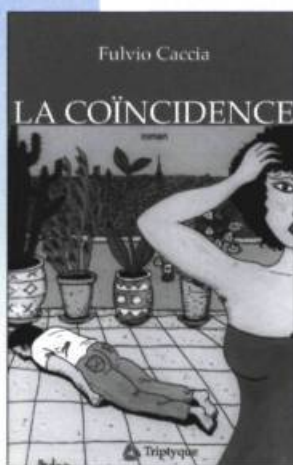
Pas étonnant que l'émotion ne passe pas.

Fulvio Caccia, *La coïncidence*,
Montréal, Triptyque, 2005, 132 p., 19 \$.

Tango et jambettes

Un roman de Fulvio Caccia mené avec grâce et conclu au pistolet-mitrailleur.

Deuxième roman du poète et essayiste Fulvio Caccia et deuxième volet d'un triptyque — après *La ligne gothique* (2004) et avant *Ramontel* —, *La coïncidence* nous convie dans l'univers de Jonathan Hunt, metteur en scène de 39 ans, célibataire et désireux de le rester, du moins tant que sa « mèchre rebelle » et son « regard intense et mélancolique » continuent de lui promettre des maîtresses à qui il pourra se vanter d'être le « propriétaire d'un grand quatre pièces bien exposé avec vue "imprenable" »



sur Paris ». Superficiel, le monsieur ? Non : fasciné par les façades et, peut-on espérer, par ce qu'elles cachent. Ainsi est-il un collectionneur de rêves (« plus de six mille cinq cents rêves conservés dans douze in-quarto reliés plein cuir soigneusement rangés dans la bibliothèque de sa chambre ») et un photographe ambulancier aimant « prendre au piège les connards qui se croient tout permis ».



FULVIO CACCIA

Forcé de partir à plusieurs milliers de kilomètres de Paris pour s'occuper des affaires de son père récemment décédé, Jonathan choisit de sous-louer son appartement pendant six mois. Une infirmière pédiatrique, Leïla Jones (pas plus parisienne que Jonathan Hunt), répond à l'offre : six mois, c'est le temps qu'il entend consacrer à une formation de metteur en scène, en exil de son « théâtre des catastrophes humanitaires ».

Avant de lui laisser l'appart, toutefois, Jonathan mettra à profit ses talents de séducteur. S'ensuit un ballet magnifiquement rendu par Fulvio Caccia : pas de deux sur le terrain mi-glissant mi-ouaté de la séduction, rencontre entre deux déracinés manifestement attirés par l'Autre, quel qu'il soit, célébrant toute la liberté de se mettre à nu conjuguée à la terreur d'eri pâtir.

La voilà couchée sur le lit. Des doigts nerveux la débabilent fébrilement, ouvrent son corsage, dégrafent son soutien-gorge, retirent sa culotte. Quelqu'un se trouve sur elle, mais ce n'est pas Jonathan. C'est un lynx, une panthère, une couleuvre qui glisse le long de son corps devenu savane, fleuve, abattis, rivage, marigot jusqu'au mont de Vénus. La bouche animale la contourne, la boit. Alors la mémoire reflue telle une marée d'équinoxe, la submerge tout entière par vagues successives — d'abord espacées puis de plus en plus concentrées — irradiantes, solaires autour de son sexe. Elle n'a pas vu s'abattre la jouissance ; elle ne s'est pas vue basculer hors du présent.

Tout se confond à cet instant. C'est ce qui est écrit ensuite : « Tout se confond à cet instant. » C'est que le temps sera désormais venu dans le récit de dévoiler la fameuse coïncidence du titre. Et d'expliquer au lecteur que Jonathan et Leïla se connaissent déjà, que tous deux ont déjà habité la même ville, Ramontel — entendre Montréal — et que tous deux ont vécu de près la tragédie de l'École polytechnique. Puis tout se confond en effet, Jonathan et Leïla n'étant pas le couple qu'on aura aimé jusqu'ici, mais plutôt deux faces d'une même horreur. Le contrat de lecture tombe, pour être remplacé par de l'immensément sordide. La communion sensuelle n'est plus que monstrueuse. La beauté n'aura pas lieu.

Un roman à ne pas lire jusqu'à la fin, peut-être ? Arrêtons-nous à la page 125, avec cette phrase à l'allure de fin de conte : « On aurait pu tomber amoureux, vivre ensemble, avoir des enfants. » Pourquoi pas, de temps à autre, persévérer dans le rêve.